

Evolution de la représentation du président américain dans le cinéma hollywoodien

Le thème du discours de déclin et de renouveau est l'opportunité pour moi de venir parler d'un sujet qui me passionne et qui a toujours été au centre de mes travaux de recherche : la représentation de l'Amérique par le cinéma hollywoodien, la représentation de ses institutions, les valeurs qu'il véhicule, et le regard qu'il porte sur les réalités sociales.

Pour aborder cette question du discours cinématographique proprement dit, il convient d'éviter de tomber dans divers excès : le premier consiste à ne voir dans le cinéma américain qu'un simple produit de divertissement, manufacturé et calibré, une activité purement commerciale et dépourvue de véritable discours.

A l'inverse il ne faut pas réduire les films hollywoodiens à de simples instruments de propagande, à des vecteurs d'un message idéologique soutenant l'impérialisme américain, même s'il est vrai qu'à certains moments de son histoire Hollywood a délibérément produit des films de propagande, et même si elle noue avec l'idéologie des rapports étroits et parfois ambigus.

Il convient de se placer entre ces deux positions tranchées, en essayant dans la mesure du possible de prendre en compte la complexité d'un film, son rapport au réel, tout ce qui peut contribuer à influencer son discours. Si le cinéma hollywoodien est bien un réservoir des valeurs du système politique et idéologique des Etats-Unis, c'est un cinéma qui a évolué, qui a connu des transformations profondes, et dont le discours sur la société et la démocratie est loin d'être immuable.

La figure du président des Etats-Unis, est une bonne illustration de ce discours : le président, chef charismatique de l'exécutif, chef des armées, garant de l'unité nationale, est un rouage central de l'organisation politique du pays. A ce titre, depuis les débuts du cinéma, il a fait l'objet de très nombreuses représentations cinématographiques. Aussi, avant d'aller explorer plus avant l'évolution de cette mise en images, qui nous mènera aux thèmes du déclin et du renouveau, on peut procéder à un rapide récapitulatif des différents types de représentations du président, en distinguant deux catégories :

1. Les "vrais" présidents, figures passées ou actuelles de l'histoire présidentielle :

-Ceux-ci peuvent apparaître dans les films de fiction sous la forme d'images d'archives, trafiquées ou pas (dans *JFK* et *Nixon* d'Oliver Stone, ou encore *Forrest Gump* de Robert Zemeckis)

-Ils peuvent être interprétés par des acteurs confirmés (Walter Huston, Henry Fonda, Raymond Massey firent ainsi de très bons Lincoln dans les années trente, l'excellent Philip Baker Hall et Anthony Hopkins et interprétèrent Nixon dans *Secret Honor* de Robert Altman et *Nixon* d'Oliver Stone)

-Hollywood fait aussi appel à des sosies, tel Sidney Blackmer, qui a incarné à quatre reprises Theodore Roosevelt, ou encore les doublures de Gerald Ford et de Ronald Reagan qui apparaissent dans *Hot Shots 2* (de Jim Abrahams),

Enfin, on ne compte plus les portraits, statues et bustes des présidents (ceux du Mount Rushmore dans *La mort aux trousses*, de Lincoln dans *Mr Smith au Sénat*, et un nombre incalculable de portraits de Lincoln, Kennedy, qui peuplent la maison blanche ou les bâtiments institutionnels...)

Toujours dans cette catégorie, il faut noter qu'on parle rarement des présidents trop pâlichons ou passés inaperçus : si l'on s'amuse à faire un classement en fonction du nombre de représentations, c'est Lincoln qui vient largement en tête, suivi de Washington, Kennedy, Franklin Roosevelt et Theodore Roosevelt.

2. Les "faux" présidents ou plus précisément les personnages inventés de toutes pièces pour les besoins d'une fiction sont tout aussi passionnants à étudier, car ils empruntent bien souvent des caractéristiques aux résidents de la Maison Blanche du moment. Ils sont bien trop nombreux pour en faire ici le recensement.

L'évolution de la représentation de ces différents personnages, qui dépend de nombreux facteurs (dont le contexte de production et la personnalité du président en exercice peut être abordée en deux étapes :

-je présenterai dans un premier temps, les tendances de fond qui caractérisent la représentation du président, à savoir la mise en exergue du chef mythifié, qui ne se limite pas à un période particulière et qui est pour partie valable encore pour certains films récents.

-J'envisagerai dans un second temps une transformation relativement récente de cette image, qui touche justement cette question du déclin et du renouveau relative à une fonction qui jusqu'ici n'avait jamais été vraiment remise en question..

Une première tendance d'Hollywood vise à mythifier le président américain dont les plus belles illustrations peuvent être puisées dans certaines productions des années trente, à une période où l'Amérique va mal, où la nation cherche des repères, dans un environnement de crise économique ou de tension internationale. Le cinéma contribue à lui procurer ces repères: en 1933, une œuvre assez incroyable de politique fiction, *Gabriel over the White House* de Gregory La Cava met en scène un président fictif, Judson Hammond, sans grande envergure, aux prises avec le chômage et le gangstérisme. Tombé dans le coma à la suite d'un accident de voiture, il est "visité" par l'archange Gabriel, revient à la vie et se lance dans une série de réformes radicales qui prennent l'aspect de grands travaux pour les chômeurs, d'une loi martiale avec peine de mort systématique (sans procès) pour les gangsters, et d'une forme de politique internationale wilsonienne dans ses principes et d'inspiration "teddyrooseveltienne" dans son application. L'action de Hammond porte bien évidemment ses fruits et résout les grands problèmes de l'Amérique.

Apparaît ici déjà la dimension providentielle du président, élu de dieu, inspiré par un ange, mais toujours représentant le peuple américain.

On retrouve cette dimension quasi-christique dans *Young Mister Lincoln (Vers sa destinée)* de John Ford (1939), qui s'inscrit dans la lignée des très nombreux *biopics* (biographies filmées) tournés à l'époque. Ce film est à la fois une œuvre superbe de Ford, et ajoute à la légende de Lincoln. *Vers sa destinée* s'intéresse à la jeunesse du président, rassemblant des anecdotes de sa vie bien avant qu'il ne se lance dans la politique. Toutes les péripéties du film, et en particulier le procès, morceau de bravoure du scénario, dans lequel Lincoln, alors avocat, défend deux frères accusés de meurtre, sont liées à la destinée politique future du héros, contribuant à mythifier le personnage.

Le film accumule les symboles historiques : la mère des deux accusés, que Lincoln protège, symbolise la nation, les deux frères le Nord et le Sud. Au cours du procès, le procureur qui s'oppose à Lincoln est épaulé par Stephen B. Douglas, le futur adversaire politique de Lincoln à la présidentielle de 1858. Enfin, la victoire finale de Lincoln dans le procès est, elle aussi, directement reliée (par le scénario) à son avenir politique.

Dans une des dernières scènes du film, au sortir du tribunal, Lincoln vient serrer la main de Stephen B. Douglas (filmé en plongée). Mary Todd (sa future femme dans la réalité) se précipite vers lui pour le féliciter. Il s'apprête à quitter les lieux quand une voix hors champ l'interpelle et lui demande de venir saluer la foule. Lincoln s'avance vers la caméra, légèrement hésitant, éclairé par la lumière extérieure, alors que la foule l'acclame. Il s'avance vers le peuple, dans un plan qui annonce sa "destinée" politique future.

Cette tendance à mythifier Lincoln, à en faire un être au-dessus du commun des mortels, presque détaché du monde, se retrouve dans d'autres films de la période : *Abe Lincoln in Illinois*, une hagiographie du président de John Cromwell (1940), ou encore quelques scènes de *Je n'ai pas tué Lincoln*, de Ford (1936), toujours lui.

Cette référence au mythe du président rassembleur n'est pas rare, même dans un cinéma plus récent, et Lincoln n'est pas la seule référence. Parmi de nombreux autres, le buste de John Adams apparaît dans une scène d'*Amistad* (film de Steven Spielberg de 1997). Ce film est l'adaptation au cinéma d'un procès célèbre d'esclaves qui s'étaient mutinés en 1839, et dont le bateau avait été arraisonné par la marine américaine. Soutenus par les abolitionnistes, leur affaire fut défendue devant la Cour Suprême par un ancien président des Etats-Unis (John Quincy Adams (mandat 1825-29)). Le mandat d'Adams avait été éclipsé par celui d'Andrew Jackson, qui lui avait succédé. Avec ce film, Spielberg le fait rentrer au panthéon des grands présidents, jouant sur sa filiation avec John Adams, autre grand président.

Toujours au rang des icônes nationales, un autre président, John Fitzgerald Kennedy est en très bonne place. Oliver Stone en fait un véritable martyr de la nation dans *JFK*. Par l'intermédiaire du personnage (réel) du juge Garrison, qui, à travers un procès, tente de résoudre le mystère de l'assassinat de Kennedy, Stone nous montre et remontre inlassablement les images de l'assassinat, en commentant le moment où la balle pénètre dans la tête de Kennedy ("*back, and to the left*"). Comme le suggère Anne-Marie Bidaud dans son ouvrage *Hollywood et le rêve américain, "dans la fonction présidentielle est inscrite la rédemption nationale par le sacrifice"*¹.

Sans atteindre ces dimensions extrêmes, la plupart des présidents de fiction qui se sont depuis succédés sur les écrans ont gardé une certaine hauteur par rapport aux événements et au débat politique. Je pense aux films sur la guerre froide où le président doit faire preuve de sang-froid pour éviter une guerre nucléaire (*Point limite* de Sidney Lumet, 1964, ou pour faire face au complot de son propre état-major (*7 jours en mai* de John Frankenheimer, 1964)

Laissons maintenant de côté la figure idéale, qui comme je l'ai dit précédemment, existe encore, pour nous intéresser à une tendance plus récente de la représentation du président.

L'affaire du Watergate et la démission de Nixon en 74 a fait beaucoup de mal à l'image cinématographique du président. *Secret Honor* de Altman (1984) met en scène un Nixon seul, après sa démission, ruminant son passé, parlant à des fantômes en scrutant des moniteurs vidéos témoignant de sa paranoïa : ce film déboulonne la statue présidentielle et lève le voile sur un ex-président pathétique, qui inspire même une certaine pitié.

Est-ce la faute de Nixon ? En tout cas au cinéma le président n'est plus totalement intouchable (un seul exemple : le personnage principal de *Raising Arizona* (Joel Coen) n'hésite pas à traiter Ronald Reagan de "*son of a bitch*")

Cela nous mène à une période tout à fait passionnante, celle des années 90, qui a vu l'éclosion d'un très grand nombre de films mettant en scène le président, dans lesquels ce dernier apparaît sous un jour différent, en tout cas en partie débarrassé de son aura. Faut-il l'interpréter comme un déclin de l'image présidentielle ?

Tout d'abord, il est clair que la présidence de Bill Clinton a beaucoup inspiré les scénaristes et influé sur le contenu de l'image présidentielle. Rappelons que l'ex-président était apprécié et particulièrement soutenu par les milieux artistiques, de sympathie démocrate, et au cours de son mandat de nombreux films ont été tournés mettant en scène des présidents fictifs, mais terriblement influencés par l'image jeune et décontractée du président.

Physiquement, ils ressemblent beaucoup à Bill :

cheveux grisonnants, mais toujours fringants et décontractés (Michael Douglas dans *Le président et Miss Wade* (1995), Kevin Kline dans *Président d'un jour* (1993), Bill Pullman dans *Independence Day* (1996), ou encore John Travolta dans *Couleurs primaires* (1998) cultivent tous une légère ressemblance physique avec Clinton (qui passe par la coupe de cheveux).

Pour interpréter le personnage du président dans *Manipulations* de Rod Lurie (2000), Jeff Bridges affirme s'être directement inspiré de la personnalité de Clinton : résultat : l'homme est direct, mais aussi manipulateur et particulièrement grossier (pas autant cependant que Nixon dans le film de Stone).

Ces présidents jusqu'ici entourés d'une aura, d'un mystère qui les plaçait au-dessus de la masse, sont devenus subitement beaucoup plus décontractés. Ils ont désormais quitté leur tour d'ivoire : ils ne semblent plus porter seul le poids de la nation, isolés, et différent de moins en moins du commun des mortels : que dis-je, ils aspirent même à une vie privée, voire à séduire les femmes. Je veux bien sûr faire référence au *président et Miss Wade*, dont le thème central n'est pas : "comment le président va-t-il résoudre telle ou telle crise nationale ou mondiale", mais : "comment va-t-il gérer une relation amoureuse avec une attachée de presse ?"

Pour préparer ce film, le réalisateur Rob Reiner et son équipe ont passé quelque temps à la Maison Blanche. On ne saurait douter que Michael Douglas soit Bill Clinton (il est démocrate, ancien professeur n'a pas fait son service militaire, mais est un bon chef de guerre).

Dans ce film censé glorifier le président en exercice, on observe un glissement du film politique vers la comédie romantique. La dimension prophétique de ce film ne manquera pas d'étonner : il fut produit en 1995 à l'époque où Clinton entretenait une relation avec Monica Lewinski, (l'affaire, elle ne sera dévoilée qu'en 1998).

Tous ces présidents de l'"ère Clinton" apparaissent donc plus humains, plus proches des préoccupations des concitoyens, partageant leurs défauts (je pense à Kevin Kline dans *Président d'un jour*, qui se sert d'un sosie pour jouer son rôle de président pendant qu'il voit sa maîtresse). Ce sont des hommes comme les autres, qui tombent amoureux, et revendiquent le droit à une vie privée.

Cette transformation semble déboucher sur une désacralisation très nette du président tel qu'on le connaissait jusqu'à présent. En 1998, *Couleurs primaires* de Mike Nichols enfonce encore le clou. Dans ce film directement inspiré de la campagne des époux Clinton pour la réélection de Bill, l'aura du président et la singularité de l'homme d'état, deviennent des artifices : le pouvoir de séduction de Stanton/Clinton, ce mélange entre sincérité et calcul, distancié par la voix off du narrateur, n'est qu'un outil de conquête de pouvoir. Si l'on ajoute à cela les références à peine cachées à l'affaire Lewinski, tout cela fait beaucoup de dégâts dans l'image traditionnelle du leader.

Même s'il va combattre les extra-terrestres comme simple pilote à bord d'un avion de chasse dans *Independence Day*, un des films de propagande de Roland Emmerich, même s'il sauve la terre dans *Deep impact*, même s'il fait échec aux manœuvres politiques dans *Manipulations*, il semble bien que le déclin soit en marche.

Pour finir, je voudrais évoquer un dernier film tourné en 2001, qui mérite que l'on nuance les observations précédentes, qui fait en quelque sorte la synthèse des deux tendances : *13 Jours* de Roger Donaldson, qui est une évocation de la crise des missiles de Cuba en 62 vu de l'administration Kennedy : assez réussi, ce film, très documenté, nous plonge avec un certain réalisme dans un gouvernement en crise et met en scène un John Kennedy débarrassé des habits de martyr dont l'avait affublé Stone, hésitant, commettant des erreurs, tentant des coups de poker, constamment entouré de conseillers plus ou moins avisés. Le film met l'accent sur l'aspect collégial des décisions, et l'image du président en ressort finalement grandie, tout en conservant une dimension humaine. Est-ce un signe de renouveau ?

Désormais, l'ère Clinton est terminée. Comment va évoluer ce président renaissant à une humanité et une simplicité assimilées jusque là à du calcul, et qui avec *13 jours*, s'ouvre à un certain réalisme "historique" ?

En attendant les futures présidentes (*Hail to the Chief* 1985), ou les présidents noirs (après Morgan Freeman dans *Deep Impact*), une comédie de Chris Tucker est actuellement en préparation sur ce thème (*Mr President*) on peut s'interroger sur ses visages futurs ? Bush aura-t-il la même influence que Clinton ?

A la lumière de toutes ces représentations, le cinéma hollywoodien semble bel et bien participer à l'édification de mythes liés à l'image présidentielle, mais aussi à la destruction puis au remodelage de ces mythes ; il est aussi un révélateur de l'image que se fait l'opinion de ses présidents, une image que les chefs d'état auront toujours du mal à contrôler.

Laurent Goualle

¹ BIDAUD, anne-Marie. - Hollywood et le rêve américain. Paris : Masson, 1994.